

Pourquoi Potton?

François Filion Hébert

François Filion Hébert est entré au CA en 2020. Son intérêt pour l'écriture est un atout pour les publications de l'Association. « À Montréal, je n'étais qu'une goutte d'eau dans l'océan, raconte-t-il. À Mansonville, j'ai eu la surprise de devenir quelqu'un. »

François Filion Hébert joined the Board in 2020. His interest in writing is an asset for the Association's publications. "In Montreal, I was just a drop of water in the ocean, he says. In Mansonville, I was surprised to become someone."

L'amour de la nature, la passion de l'histoire et une pincée de hasard

Pourquoi Potton? Montréalais de naissance, j'ai grandi dans le quartier d'Ahuntsic, sur la rive nord de l'île de Montréal, près de l'ancien village du Sault-au-Récollet. Dès l'enfance, je regrettais de n'être pas né sur une ferme. Je me consolais sur les bords de la rivière des Prairies où subsistaient d'anciennes maisons de ferme coincées parmi les duplex et les bungalows.

Je questionnais ma grand-mère, baptisée en 1899 dans la vieille église du Sault dont la construction remonte au Régime français. Elle aimait parler de mon grand-père, son *cavalier* : « Quand j'étais fille, il venait veiller en boghei, tiré par un cheval ». Quand j'avais dix ans, c'est surtout le cheval qui me faisait rêver. Mon grand-père amenait ses petits-enfants au lac des Deux-Montagnes d'où il ramenait du poisson fraîchement pêché. Il faisait un grand jardin, vendait œufs et poulets de son poulailler aux résidents fortunés d'un quartier devenu la « campagne » des citadins du bas de la ville. Il avait même engraisé des cochons dans sa propriété sur le boulevard Gouin, même si ce n'était plus permis depuis l'annexion du quartier à Montréal.

Enfant, j'errais à bicyclette, autour du vieux village et le long de la rivière des Prairies. J'imaginai les Hurons pêchant dans l'eau peu profonde près de l'île de La Visitation. Les

rapides (saults en ancien français) ont disparu depuis la construction du barrage. Ils imposaient un portage et le dénommé Ahuntsic, qui donne son nom au quartier, ainsi que le père Nicolas Viel, un missionnaire Récollet, voyageant avec lui en canot, avaient payé de leurs vies, en 1625, d'avoir osé franchir les rapides sans portager.

Avant la fondation de Ville-Marie, la rivière des Prairies fut la voie principale de canotage des autochtones, avant de devenir celle des coureurs des bois en route vers le cœur du continent, vers le nord-ouest par l'Outaouais ou vers le Mississippi par les Grands Lacs. Jacques Cartier (1535) et Samuel de Champlain (1603 et 1615) empruntèrent ce même portage de trois kilomètres, premier tronçon de l'actuel boulevard Gouin.

Nous ignorions tout de cette histoire quand j'entraînais mes jeunes amis, que nous marchions pendant des heures, toujours un peu plus loin, pour voir, pour découvrir. Pendant ce temps nos mères s'inquiétaient jusqu'à lancer la police à notre recherche.

J'ai vu disparaître nombre de bâtiments anciens. Ainsi il ne reste que des ruines du beau couvent où ma grand-mère a complété sa sixième année. Enfant, j'ai vu tomber des constructions en pierre des champs ou en pierres taillées bâties pour défier le temps, difficiles à abattre, même avec l'équipement moderne des démolisseurs. C'était pour laisser

la place aux buildings des résidences pour retraités et aux « simili-châteaux » qui convoitaient le bord de l'eau.

Peu attiré par cette « modernité-là », je me suis occupé d'arts plastiques et de jardinage en ville : rien de trop payant. Rien qui permette d'acheter une ferme ou une simple terre. Mes recherches d'emploi comme professeur d'arts plastiques en région, que ce soit à Rimouski, à Saguenay ou à Sherbrooke, demeuraient infructueuses. Un seul de mes confrères de l'UQAM a réussi à devenir prof à Rouyn et c'est parce qu'il était originaire de Rouyn. Ce n'est qu'en 2001, que j'ai eu l'occasion de quitter la ville et de travailler comme horticulteur paysagiste autour de Magog.

C'était magique, mieux qu'être à la retraite ou temporairement en vacances : jardiner autour du lac Memphrémagog, loin de l'autoroute Métropolitaine et de l'échangeur Turcot.

Les premiers temps, je croyais rêver en me rendant quotidiennement au travail dans les paysages merveilleux du canton, parsemés de pommiers sauvages. Mais ce n'est pas ce qui m'a retenu à Potton.

Mes craintes initiales étaient d'être regardé comme un « étrange » : ni un villégiateur, ni un rentier, encore moins un fermier crédible.

Lorsque je me suis occupé de vaches et d'autres bestiaux, j'ai été rassuré par la bienveillance des fermiers de Potton et des alentours. Avec parfois un petit sourire en coin, vu mon inexpérience et la très petite échelle des élevages entrepris, mais sans se moquer, ils m'ont patiemment aidé à trouver du foin, à transporter les bêtes, à fonctionner sans grand équipement.

D'ailleurs, la gentillesse et l'entregent étaient partout : de la caisse populaire (encore au village en 2001), à l'épicerie, en passant par le garage ou la quincaillerie. Le Montréalais parano que j'étais a dû apprendre à saluer, à montrer son savoir-vivre, à faire partie de la communauté.



**Autoportrait
devant un pilier du pont Crowell
F. Hébert | 2021**

Mon seul regret est de voir les pâturages des vieilles fermes familiales et la beauté sauvage des montagnes se parsemer de résidences au luxe ostentatoire. On dirait que la banlieue me poursuit.

À Montréal, j'étais une goutte d'eau dans l'océan, j'avais la conviction d'être négligeable, de ne pas compter.

À Mansonville, j'ai eu la surprise de devenir quelqu'un.

Merci, Potton! Il faut préserver ton charme et raconter ton histoire.